4

OBSERVATION

SUR LA

GUÉRISON

D'UNE

PHTHISIE PULMONAIRE,

avec des remarques ſur cette Maladie.

OBSERVATION

SUR LA

GUÉRISON

D'UNE

PHTHISIE PULMONAIRE;

avec des remarques ſur cette Maladie.

PAR

M. DASSY-D'ARPAJEAN,

Docteur en Médecine à Fontainebleau.



A LAUSANNE,

chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

À

MONSIEUR SYLVAIN MARÉCHAL.

MONSIEUR ET AMI,

Vos premiers essais vous ont mérité quelques fleurs dans la couronne de nos poëtes érotiques; ce que j'ai vu de votre porte-feuille, vous placera incontestablement dans le petit nombre des amis courageux de la philosophie. Puissiez-vous

bientôt lever les obſtacles, qui s'oppoſent à la publicité d'un ouvrage qui doit fournir aux hommes des moyens nouveaux de ſe rendre heureux! Mais ſi l'amour de la vertu me dicte ce ſouhait, l'amitié s'en allarme: l'ennemi des préjugés n'a preſque point d'amis. En attendant ce moment que je déſire & que je redoute, continuez à vous livrer à votre heureux penchant pour l'étude de la philoſophie & des ſciences utiles. Que j'aime en vous, cet eſprit inſatiable qui voudrait en embraſſer l'univerſalité! Votre nom à la tête d'un ouvrage de médecine, ne pourrait étonner que ceux qui ignorent l'attrait qui doit nous attacher tous à l'art le plus néceſſaire au genre humain. Si juſqu'ici, le ſentiment de mes forces, ne m'a permis que des frag-

mens, pourquoi craindrais-je de vous faire hommage d'une obſervation ſur la guériſon d'une maladie regardée comme incurable? Vous y avez, m'avez-vous dit, trouvé des choſes utiles & neuves; vous êtes trop mon ami, pour avoir voulu me tromper. MM. les Auteurs du journal de médecine dont on connait les vaſtes connaiſſances, & à qui vous avez bien voulu vous charger de la remettre, en ont porté le même jugement : je ſuis fâché qu'elle n'ait pû être inſerée dans leur journal, comme ils vous l'avaient promis; mais ſi d'un côté, je perds ce ſceau de l'authenticité, je me ſauve du moins des ſuppreſſions qu'ils avaient preſque exigées. & que je regrettais pour des raiſons particulieres: dans les choſes, en apparence les plus étrangeres au fonds de l'obſervation,

il y a des applications auxquelles je tiens, & sur lesquelles, je vous ai presque confié mon secret. Recevez ce faible témoignage de l'estime & des tendres sentimens, avec lesquels je ne cesserai d'être

MONSIEUR ET AMI,

Fontainebleau, le 5. Juillet 1778.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

DASSY-D'ARPAJEAN.



LETTRE AUX AUTEURS DU JOURNAL DE MÉDECINE,

Sur la Guérison d'une Phthisie pulmonaire, avec des remarques sur cette Maladie ;

PAR M. DASSY-D'ARPAJEAN,

Docteur en Médecine à Fontainebleau.

O quantum difficile est curare morbos pulmonum ! o quanto difficiliùs cognoscere, & de eis certum dare præsagium ! fallunt vel peritissimos ac ipsius medicinæ principes. BAGLIVI.

MESSIEURS,

PAR la nature de votre tâche (*a*), vous êtes juges nés dans tout ce qui est du ressort

(*a*) 1°. Dans une note qu'ils ont inserée dans la premiere page de cette observation, Messieurs les

de l'art: à vous ſur-tout, appartient le droit d'éclaircir les doutes, de réſoudre

---

éditeurs du Journal de Médecine, diſent, qu'on la lirait avec plus de plaiſir, s'il y regnait plus d'ordre & de methode: à la premiere lecture de mon manuſcrit, ils firent la même plainte: j'ai reſpecté leur déciſion, comme celle de deux perſonnes qui ont le jugement le plus exquis & les connaiſſances les plus vaſtes dans l'art; mais la méthode qu'ils exigeaient aurait affaibli ma cauſe: ils me permettront d'obſerver que le déſordre que, dans leur ſens, ils m'ont reproché avec raiſon, eſt devenu plus grand, plus déſagréable, par les ſuppreſſions qu'ils ont faites: cela eſt ſi vrai, qu'un ami plein d'eſprit & de lumieres m'a mandé, qu'en liſant leur journal, un de leurs confreres, reſpectable à tous égards, a trouvé mon début beaucoup trop bruſque: je n'en ſuis pas ſurpris; il ignore qu'il a été retranché une grande page d'un préambule qui développe mes vues: il n'a pu lire en effet, que des morceaux tronqués; il n'a pu deviner mon but; il n'a trouvé que le ſquelette, que l'ombre de mon ouvrage: mon obſervation eſt raiſonnée: j'ai eu les plus grandes raiſons de la faire telle, & d'éviter un expoſé ſec, étranglé d'une cure dont M. G***. s'eſt plû à attaquer la réalité: les doutes qu'il a voulu inſinuer à cet égard, ont dû emmener ſous ma plume les préceptes & les authorités de nos grands maîtres: ſi mes nombreuſes citations n'apprennent rien de nouveau, elles m'ont paru du moins, les meilleures réponſes que je puiſſe faire à ce médecin qu'il fallait convaincre d'erreur, en diſſuadant Mlle. L***. Un corps complet de preuves ainſi réunies, ainſi rapprochées, m'a paru former un foyer de lumieres propres à nous éclairer mutuellement ſur l'objet qu'il n'a ſû, ou qu'il n'a voulu diſtinguer.

les difficultés, d'apprécier les moyens, de fixer l'opinion. Cet emploi délicat, par

---

Si le but de mon obſervation eût été, moins ma juſtification, que la publicité de la guériſon de ma malade, je me ſerais borné à la ſimple peinture de la maladie, de ſa guériſon, de la marche des accidens, de l'ordre des remedes: mais le ſoin de ma réputation exigeait davantage: tant que ce motif me manquera, je laiſſerai à des plumes plus ſavantes & plus exercées que la mienne, le ſoin d'enrichir la feuille ſi précieuſe de ces Meſſieurs: je les avais fait prévenir que, dans les choſes les plus étrangeres au fonds de l'ouvrage, il y avait des applications qui, auprès de pluſieurs perſonnes, concouraient à me faire rendre juſtice: j'ai été fâché de ne pouvoir leur confier mon ſécret: ce qu'il y a de certain, c'eſt que, quoique attaqué, jamais je n'offenſerai perſonne; jamais des expreſſions dures ou mal-honnêtes ne ſouilleront ni mes entretiens, ni mes écrits: celui dont il eſt queſtion, devait déja paraître dans le mois d'avril dernier; ne le trouvant pas imprimé dans le journal de médecine de ce mois, comme on me l'avait annoncé, je crus que ces Meſſieurs avaient renoncé à le faire imprimer; ſur le champ, je fis paſſer aux preſſes de Lauſanne une copie de mon manuſcrit: je ſupplie ces Meſſieurs, de ne pas être fâchés de l'impreſſion qui s'en fait en forme de lettre à leur adreſſe: j'ai pris ce parti d'après la permiſſion qu'ils m'en avaient d'abord donnée. En y trouvant mon ouvrage dans ſon intégrité, le public ſera plus à portée de juger entre moi & Mr. G***.

2°. Le même médecin qui a trouvé mon début trop bruſque, a regardé, comme contradictoires, la proſcription des *eſcargots* & l'uſage des *écreviſſes*; il ne fait, dit-il, aucune différence entre ces deux

qui pourrait-il être mieux rempli ? on rend hommage à vos profondes connoiſſances; on reſpecte l'équité de vos jugemens. Vos talens réclament, juſtifient cette confiance générale, libre de toute conſidération particuliere : l'aveu que j'en fais, n'eſt qu'un tribut rendu à la vérité, à laquelle tout homme honnête ſe lie ſolemnellement, & avant toute autre obligation.

Avec regret, je preſſens la longueur de cette lettre que, le plus tôt poſſible, je vous

---

eſpeces d'alimens qu'il prétend être de la même nature : cependant les efflorescences cutanées qui ſouvent ſuivent l'uſage de ces dernieres, ſont un phénomene qui, ſans autre examen, établit l'opinion d'une différence réelle, ſoit dans les principes conſtitutifs de ces ſubſtances, ſoit dans les effets qu'elles opérent; auſſi l'analyſe chimique & les obſervations pratiques dépoſent contre le jugement de M. B**. : mais pour me conformer au plan que j'ai ſuivi dans mon obſervation, je vais me juſtifier du reproche qu'il me fait par les ſeules authorités des praticiens que j'ai déja cités. Je conviens d'abord que les *eſcargots* & les *écreviſſes* ſont indigeſtes, mais c'eſt par des qualités différentes; les premiers par la viſcoſité, les ſecondes par la dureté de leurs chairs. Ecoutons, ce que diſent MM. Lieutaud, Cartheuſer, Platerus, Voget, &c. &c.

" Les *eſcargots* ſont ſans valeur : leur ſubſtance

prie de faire inſérer dans votre journal ; & qu'après l'avoir lue, la perſonne qui en eſt le ſujet, m'a permis de vous adreſſer. Dans l'impoſſibilité des bornes plus étroites, du moins ne ſachant me les preſcrire, je reclame votre indulgence, en faveur des circonſtances qui me forcent à un détail dont la publicité intéreſſe le ſoin de ma réputation : la délicateſſe de mes ſentimens me preſſe ſur-tout de prouver à Mlle. L***. que je ne l'ai pas abuſée ſur la nature de ſa maladie, & que ſa ſécu-

---

„ gluante, viſqueuſe, glutineuſe, les rend un ali„ ment inſipide, abſurde & de la plus mauvaiſe qua„ lité, qui ne convient tout au plus qu'aux perſon„ nes robuſtes & occupées à des travaux rudes ; elle „ produit toujours dans le corps, des humeurs groſ„ ſieres, capables d'embarraſſer le cours du ſang. Quoi„ que dure, la chair des écreviſſes eſt très-ſalubre : „ elle eſt humectante, rafraîchiſſante ; elle purifie le „ ſang, le fouette, le diviſe, diſpoſe les humeurs „ aux ſécretions, ranime le ton & les oſcillations ; „ elle eſt un remede tonique, inciſif, dépurant, „ diurétique, pectoral, diſpoſant au ſommeil, con„ venable dans la chaleur de la poitrine, dans les „ diſpoſitions dépendantes de l'âcreté des humeurs ; „ dans les bouffiſſures, dans les obſtructions, dans „ les maladies de la peau, dans la phthiſie, l'aſthme, „ la mélancholie, le ſcorbut, dans les embarras „ des reins, &c. &c."

rité doit être parfaite ſur les ſuites d'un cautere pratiqué par mon conſeil : elle m'a fait promettre de taire ſon nom & celui de M. G. ***, que pour des raiſons que l'honnêteté fera deviner, j'aurais également paſſés ſous ſilence. Vous êtes trop équitables, Meſſieurs, pour vouloir forcer ma diſcrétion depuis ma retraite à Fontainebleau, où je ſuis venu chercher une exiſtence plus tranquille, & un air plus conforme à mon organiſation. Conſulté ſur quelque légere incommodité, ce médecin, après avoir entendu l'hiſtoire des accidens auxquels elle venait d'échapper, a proteſté à Mlle. L***. que jamais en elle, l'organe de la reſpiration n'avait été affecté ; que ſans indication, ſans fondement, on lui avait appliqué le cautere qu'elle porte. Dans un inſtant, vous ſerez, Meſſieurs, en état de placer l'erreur du côté où elle doit être : des faits, des obſervations, des authorités avouées ; voilà mes principes, mes moyens, mes preuves, mes conſéquences, mes guides.

Les impreſſions vigoureuſement renaiſſantes d'une verole mal-guerie par deux différens traitemens, forcent Mlle. L***.

âgée de 27 ans (*a*), à récourir à un troisieme chirurgien, qui peut-être n'a pas été plus heureux. Un jour, encore enveloppée de langes empreints de mercure, notre malade descendant de sa voiture, se précipite avec violence sur une borne de sa porte: cette chute est dans l'instant suivie d'un abondant crachement de sang: c'est de ce moment, que Mlle. L***. date le dépérissement gradué de sa santé. Bientôt, elle fut atteinte d'une toux séche, d'une soif importune, & de tems en tems, de crachemens d'un sang rutilant & écumeux; elle sent une vive douleur à la poitrine; elle est oppressée, sur-tout au plus léger exercice, & dans tout mouvement qui augmente un peu l'action de

---

(*a*) La phthisie attaque tous les âges; cependant elle s'attache préférablement à quelques époques de la vie; & dans l'existence, celle de 27 ans, est placée par tous les médecins, au nombre des années atteintes le plus souvent. On a dit des choses ingénieuses, plus ou moins vraisemblables, pour rendre raison de ce phénomene: pour trouver la véritable, peut-être faudrait-il revenir sur ses pas; du moins, si j'en crois quelques idées particulieres que j'ai à cet égard, & que je ferai connaitre dans un ouvrage dont je m'occupe actuellement.

ſes muſcles, une chaleur fâcheuſe ſe fait ſentir à la paume de ſes mains; ſon appétit ſe perd & fait place à un dégoût général; ſes crachats deviennent tantôt ſalés, tantôt amers; elle a des accès de fievre (*a*); ſouvent ſes repas ſont ſuivis d'une vive toux dont les quintes ne cédent qu'au vomiſſement des alimens; une maigreur ſenſible ſuccéde à l'embonpoint; les roſes de ſon teint ſe fanent, le rouge éclatant de ſes levres ſe flétrit, ſe plombe; ſes chairs deviennent molles, flaſques; ſa gayeté ſe perd; elle éprouve des mouvemens inconnus de colere; elle devient preſqu'inſenſible à l'attrait des différens plaiſirs qui juſqu'alors avaient été ſes tirans.

Dans cet état qui demandait des précautions & des prompts ſécours, Mlle. L***. négligea les premiers, ne penſa pas aux ſeconds: les exercices de ſa con-

---

(*a*) Je préſume que cette fievre étoit continuelle; mais comme dans ce premier période de la maladie, elle eſt peu ſenſible, & ne ſe manifeſte que par une légere augmentation vers le ſoir, ou après les repas, la malade prenoit l'exacerbation pour un accès, & ſe croyait fauſſement ſans fievre le reſte du tems.

dition furent continués ; & malgré son dépérissement, des calculs de fortune inspirés par une avarice naturelle, la retinrent enchaînée aux manéges pénibles d'une séduction lucrative : le mal empira ; obligée enfin de quitter le théâtre, devenue raisonnable par nécessité, elle réclama les soins d'un savant médecin de Paris, qui dès sa premiere visite, confia aux assistans, que cette infortunée crachait le pus, avait le poumon ulceré. Soit inconstance, soit caprice, elle repoussa bientôt la main qui pouvait la sauver ; ce médecin fut congédié ; & deux mois d'une existence douloureuse, se passerent dans le mépris des remedes : convaincue enfin par le sentiment de ses maux, du danger de sa vie, elle demanda un second médecin. Un ami intime me proposa & je fus appellé ; je ne la vis que pour la croire & la décider sans ressource : je refusai mes soins, on pressa ; je cédai à l'impulsion de l'humanité & aux instances de l'amitié ; *tel est le rapport que me fit elle-même la malade de l'état où elle avait été* (*a*) ; c'était le 23 octobre 1776.....

(*a*) Ce rapport, ou ce tableau me suggere une

Alors c'étaient abondamment des crachats purulens (*a*), teints de ſang, quelquefois glutineux, ſouvent fœtides, tantôt fades, tantôt marbrés, tantôt cendrés, tantôt blancs, quelquefois bigarrés de pluſieurs couleurs, répandant une fœtidité déſagréable ſur les charbons ardens, tombant au fonds de toute eſpece d'eau; point de toux, ſi ce n'eſt lorſqu'il venait des tubercules & des petits fragmens du poumon (*b*);

---

réflexion; c'eſt que les maladies doivent être décrites & non définies: les définitions qu'en donnent les auteurs, ne ſont, qu'une ſimple réunion de quelques-uns de leurs principaux ſymptômes; mais, s'il eſt vrai, qu'il en eſt peu, qui ayent des ſignes patognomoniques, cette réunion eſt néceſſairement inſuffiſante pour les faire connoître; cette inſuffiſance eſt ſur-tout manifeſte dans la définition que Boerhaave & ſes ſectateurs donnent de la fievre: les définitions ſont donc frauduleuſes, pleines d'inconvéniens: on y puiſe une confiance funeſte au malade. Dans toute circonſtance, examiner le malade dans toutes les parties; prononcer, d'après un enſemble de ſymptômes, c'eſt-à-dire d'après les ſignes les plus communs & les plus généraux; voilà la ſeule bonne méthode.

(*a*) Les crachats ont ſouvent paru mêlés de ſang juſqu'au 2. décembre; à cette époque, ils furent ſimplement purulens ſans fœtidité; peu-à-peu leur couleur devint uniforme; ils parurent tout-à-fait blancs le 14. mars; dès-lors, leur quantité alla toujours en diminuant; ils tarirent le 3. de mai.

(*b*) Depuis le 23. octobre, juſqu'au 15. novembre,

fievre continue qui augmentait tous les ſoirs & ſe terminait le matin par des légeres ſueurs; des friſſons très-fréquens; peau très-féche, hors l'inſtant du relâchement fievreux; chaleur brulante à la paume des mains; reſpiration conſtamment libre; nul ſentiment de peſanteur dans aucun des côtés de la poitrine; voix rauque & preſque éteinte; douleur vive au dos, rarement à la poitrine & toujours légere; ſommeil aſſez long, mais agité par des rêves pénibles & ſouvent terminé par des reveils en ſurſaut; crampes fréquentes; les yeux creux; nez affilé, tempes caves; viſage plombé, mais dans certains inſtans fortement ranimé par des couleurs vives qu'effaçait bientôt une paleur cadavereuſe; veines comme ſaillantes dans

---

la malade a rendu 22 tubercules, 8 fragmens de poumon ou membrane interne des bronches, de grandeur & de conſiſtance inégales: cinq tubercules ont été aſſez durs pour pouvoir être fendus avec un couteau; deux ont paru contenir une matiere ſemblable à la chaux éteinte dans l'eau; leur excrétion a toujours été amenée par un peu de toux qui trois fois a entraîné, ſans tubercules, quelques matieres ſablonneuſes.... On ſait que Willis trouva des pierres dans les poumons des perſonnes mortes phthiſiques.

toute l'habitude du corps; faibleſſe extrême, mains un peu décharnées; volume naturel des jambes ſenſiblement diminué; amaigriſſement général & conſidérable.

Que ne peut pas la nature, Meſſieurs? quelles reſſources elle ſe ménage! quels bienfaits elle diſpenſe contre l'eſpoir du médecin! qui le croirait? Mlle. L***. paſſe depuis quelques mois, des jours heureux & pleins de ſanté, dans les douceurs de l'union conjugale, avec un homme qui a le courage de faire des ſacrifices les plus chers, pour conſerver une vie qui lui eſt ſi précieuſe.

Préſerver le ſang de l'infection purulente, par l'évacuation ſoutenue du pus, par tous les moyens propres à réſiſter à la dégénéreſcence des humeurs, ſuite néceſſaire du mêlange de la purulence; le purifier de celle qui y était déja parvenue, & s'était fait des aſſimilations; déterger l'ulcere, en procurer la cicatrice, lorſque les crachats ne préſenteraient plus que les qualités d'un bon pus, feraient peu abondans, & que la fievre aurait diſparu; enfin ſauver les poumons de toute action particuliere trop forte, de toute direction præ-

ter-naturelle des humeurs, capable de l'attaquer, de l'accabler; voilà ce que je me proposai : mes moyens ont été les moyens ordinaires; quelques-uns qui sont d'un usage moins fréquent m'ont réussi. Je vais les faire connaître, heureux si je puis exciter dans M. G.***. le désir d'une observation plus exacte (*a*), d'une discrétion

---

(*a*) Ici se présentent les avantages des consultations : combien elles sont essentielles ! Dans les maladies compliquées & obscures, le médecin doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre des vraisemblances, résoudre enfin le problême à l'aide d'un solide calcul des plus fortes probabilités. J'ai dit plus bas, que la querelleuse ignorance dispute aux médecins la démonstration : l'assertion s'accrédite dans les esprits faibles, & on refuse une base à l'art. S'il y a quelques conjectures en médecine, il y a encore plus de démonstrations; & si dans quelques points, nous n'admettons point des principes démontrés, des vérités avouées, ce sont du moins des apparences réfléchies qui reglent notre conduite; & ce n'est pas tout-à-fait aller à tatons. De deux médecins, l'un propose un doute, l'autre le fixe, le soumet au calcul, l'apprécie, l'érige en proposition affirmative, ou le plonge dans l'abyme des erreurs. Vous déliriez donc, Gedéon Harvée, lorsque vous écriviez que prendre conseil d'un médecin, c'est réellement avoir un médecin; qu'en consulter deux, c'est n'en avoir que la moitié d'un, que demander l'avis de trois, c'est n'en avoir aucun! oui, vous déliriez, vos paradoxes

plus sage, plus honnête & si essentielle à l'intérêt de l'art !

1°. J'ai évité les purgatifs rédoutés par tous les praticiens, parce qu'ils peuvent accélerer la diarrhée, terme malheureux des pthisiques. Quoique Hippocrate les ait donnés, pour, sans doute, procurer une révulsion toujours nécessaire pour la cicatrice, Platerus, à raison de l'ulcere, les regarde comme très-dangereux, parce que, dit-il, ils ne tirent rien de la poitrine, & qu'ils provoquent le flux de ventre, qui dans les phthisiques, vient avec la mort. Dans les indications pressantes de vuider les premieres voyes, je m'en suis tenu aux plus doux minoratifs, me contentant, quand je l'ai pu 1°. des lavemens toujours utiles dans cette maladie, parce que sans trouble, ils rappellent les humeurs qui se dirigent vers la poitrine: 2°. de la casse manne de fernet dont la malade prenait une cueillerée, le soir en se couchant, & le matin en s'éveillant : ce laxatif procure

---

mériterent le juste ridicule dont Sthal vous a couvert ! *Vid. ged. harv. ars curand morb. expect. Cap. XXV. de med. Consul. inept.*

ſans effort, ſans affaiblir, deux ou trois ſelles; ſon action ne diminue point, ou preſque point, les crachats. *Tutius & Cliſmata & .. ad humoris diverſionem, potius quam expurgationes operantur.* Felix Platerus.

2°. Dans l'ulcération du poumon, la ſaignée eſt preſque par tous les praticiens, regardée comme impratiquable; contre elle, ſe préſente un concours de raiſons prépondérantes, dans le cas de dépériſſement & de foibleſſe extrême; mais l'expérience en atteſte les plus heureux ſuccès dans les états les plus déplorables, lorſque une indication preſſante preſcrit de calmer la diſpoſition inflammatoire qui toujours multiplie les points ſuppurans: dans cinq accidens imprévus, & gagnés par l'imprudence de ma malade, elle m'a ſervi à diſſiper efficacement des orages redoutables. Pringle & Méad la conſeillent, comme indiſpenſable dans tous les cas de cette nature: (peut-être, dit ce dernier, trouvera-t-on de la témérité dans ce conſeil, lorſque le malade eſt dans le maraſme & que les forces ſont épuiſées; mais il vaut mieux tenter un remede douteux que de

n'en donner aucun, & c'eſt à l'avantage du malade qu'on diminue ſes forces, lorſqu'on remédie par-là, au vice qui tend à l'affaiblir de plus en plus; de ſorte que le poumon étant ulceré, le malade éprouve une fievre vive; la ſaignée telle qu'il pourra la ſupporter, lui eſt avantageuſe, ſur-tout en la diviſant, de maniere à laiſſer des intervalles néceſſaires) elle affaiblit avantageuſement, dit M. Dupré, l'éréthiſme & le ſpaſme produit par la diatheſe purulente des humeurs, diminue l'engorgement du poumon, calme ſon action, en relâche la détreſſe, détend, favoriſe la tranſpiration ſi eſſentielle dans la phthiſie, & trop ſouvent diminuée dans cette maladie par l'extrême ſéchereſſe de l'organe cutané.

3°. Une ptiſanne faite avec du ſucre & de l'eau, accompagnée le matin de quatre onces d'une décoction des queues & pattes d'écreviſſes, de deux gros de ſucre dans l'eau d'orge, a operé le plus grand bien. Avec cette ſeule boiſſon, Cardanus guérit autrefois une phthiſique, & vit guérir pluſieurs autres malades; Felix Platerus la recommande avec les tablettes de ſucre roſât ſi vanté par Avicenne & Meſué,

avec

avec lequel ces deux auteurs diſent avoir guéri pluſieurs phthiſiques : Lanzonius l'ordonne avec confiance dans ſa 60e. conſultation; je dois des éloges aux bouillons de tortue & de grenouilles avec leſquels Brianchi a guéri des phthiſies avancées ; aux bains domeſtiques conſeillés par quelques praticiens, & que notre malade a pris à différentes repriſes au nombre de 60 ; aux fumigations qui étaient, les vapeurs d'une décoction d'hyſope avec un peu de miel, lorſque les crachats étaient collans, ſecs, épais ; d'herbes vulneraires & d'orge, dans le cas contraire : quelquefois guidé par le docteur Méad, j'ai employé la myrrhe : (*ad curationem exulcerationum & confert, ſi ſuffitus vel fumos & in pulmones attrahant.* Platerus.)

4°. L'odeur fœtide des ſueurs colliquatives, la diarthée putride qui eſt ſuivie de la mort des phthiſiques, prouvent dans cette maladie, une tendance générale à une corruption putride : j'ai fait un grand uſage des antiſeptiques que peut-être, comme le remarque Wanſvienten, les médecins, ſans y faire attention, employerent dans tous les tems.

5°. J'ai à me louer, 1°. de l'écorce du Pérou, peut-être trop négligée dans la phthiſie, quoiqu'elle ait gueri nombre de phthiſiques : Morton l'employa avec le plus grand ſuccès, & vit revenir par ſon uſage à la plus belle ſanté, pluſieurs phthiſiques jugés ſans reſſource : Wanſvienten a trouvé dans cette ſubſtance, le ſalut d'un phthiſique très-avancé. (*Licet vires ſatis proſtratæ eſſent, purulenta expuerit, ipſa thoracis conformatio ſatis vitioſa eſſet, tamen perfectiſſimè convaluit.* Wanſvienten.) M. Blackmor a gueri avec ſon bol de quinquina, pluſieurs perſonnes qui avaient tous les ſymptomes d'une phthiſie conſommée ; ulcere, toux continuelle, crachats purulens, ſueurs colliquatives, fievre hectique. (*Voy. allen. ſynop. med.*) Si ce remede n'a pas toujours réuſſi, du moins les obſervations atteſtent qu'il n'a pas nui : (quelque ennemi qu'on le croie de la poitrine, dit M. Robert, il peut être utile : c'eſt un puiſſant tonique propre à rappeller l'action dans les organes du ventre ſur leſquels porte ſa premiere impreſſion : il peut auſſi changer l'ordre des mouvemens de la nature, leur fournir

une nouvelle détermination, &c.) 2°. de la décoction de gayac, que j'ai employé sur la foi de Wansvienten, sur celle d'Ingrassias qui, par ce moyen, guérit autrefois une phthisique qui rendait une quantité étonnante de pus: 3°. du miel qu'on a écrit devoir être regardé, comme spécifique dans la phthisie pulmonaire: malgré les bons effets que j'en ai obtenus, je crois que, pour le décider tel, il faut encore des observations, des examens plus suivis sur la souveraineté de sa vertu.

6°. Je me suis méfié des expectorans, des balsamiques que, quoique recommandés & mis en usage par des dignes praticiens, quelques grands maîtres m'ont toujours fait considérer comme dangereux; tels la thérebentine, les beaumes du Pérou, de la Mecque. J'ai vérifié par moi-même la judicieuse remarque de M. Tissot sur le danger de leur emploi; ce célebre médecin les a bannis de sa pratique, convaincu, dit-il, qu'ils retardent la guérison, rendent mortelle une maladie qui est curable. Trois fois, j'en ai voulu essayer, trois fois, ils ont excité une toux vive, une chaleur considérable,

beaucoup d'agitation dans le pouls, une oppression pénible : dans vingt-quatre heures, ils réduisirent la malade à d'inutiles efforts pour rendre les crachats, qui ne montaient plus que jusqu'au haut de la trachée-artere & retombaient par leur propre poids dans le poumon : la faiblesse n'entrait pour rien dans cet inconvénient, puisqu'avant que de prendre ces remedes, Mlle. L*** expectorait avec force, & que leur interruption fut bientôt suivie de la premiere facilité d'expectoration : cela dépendait donc de la viscosité que recevaient les crachats, de ces substances qui échauffent, ne se digerent point, obstruent les vaisseaux pulmonaires, gênent la respiration, causent l'oppression. Les escargots, (pour le dire en passant) méritent le même anathême : par la fievre qui les consume, les phthisiques ont perdu leurs forces naturelles ; ils ne peuvent élaborer des sucs si indigestes, trop visqueux, qui vont engouer les vaisseaux du poumon & irriter l'ulcere ; (*Cochleas non convenire in phthisi, quia difficilis sunt coctionis, nec bonum succum præbent, respondeo.* Lanzonius. *Consul.* 173.) C'est ainsi que, selon qu'il le

remarque dans le cours de ſa pratique ; tout médecin doit prendre à tâche de fronder les préjugés favorables aux mauvais remedes.

7°. L'Hyppocrate Anglais ſauva pluſieurs phthiſiques par l'équitation, que dans la phthiſie, il regarde auſſi efficace que le quinquina dans les fievres intermittentes : ce grand homme permet à ceux qui ſe livrent à ce ſalutaire exercice, de ſécouer le joug de tout régime ; alors, ſelon lui, l'eſpece des alimens & des boiſſons devient indifférente. Quoi qu'en diſe Sydenham, les circonſtances me paraiſſent trop importantes pour devenir négligent ; la raiſon & la prudence concourent contre ſon opinion ; & en pareil cas, toute complaiſance dans le médecin, peut être une acte d'imprudence propre à lui attirer des reproches & à l'affliger : pendant quatre mois que ſans interruption, Mlle. L *** a monté à cheval, jamais je ne lui permis de s'écarter de ſon premier regime.

8°. En s'enfonçant dans la nuit des tems, on trouve que les médecins donnerent dans preſque tous les dégrés de la phthiſie, le lait, comme le remede le plus

ſouverain, comme tout ce qu'il y a de plus adouciſſant, de plus incraſſant, de plus reſtaurant ; comme le meilleur ſarcotique, comme l'aliment le plus précieux, ſur-tout dans le principe de la phthiſie ; cependant l'expérience le trouva quelquefois nuiſible, & s'il faut en croire quelques ouvrages modernes, il hâte les progrès de la maladie. Jamais, dit-on, Hyppocrate ne le permit dans les ulceres des poumons. . . . Bennet le proſcrit dans la phthiſie confirmée. . . . Morton n'y a nulle confiance. . . . Hoffmann ne l'ordonne point : ſelon M. Raulin, il aggrave les ſymptomes, augmente les concrétions dans la phthiſie fomentée par des tubercules : dans le cas d'ulcere, il ne peut en corriger la putridité, il l'augmente au contraire : s'il y a des acides dans l'eſtomac, il ſe coagule, & va former des obſtructions ; s'il rencontre des liqueurs alkalines, il ſe change en bile, &c. Ainſi donc, des médecins conſeillent le lait que condamnent, duquel du moins ſe défient, d'autres médecins plus modernes : faut-il donc le rayer de la claſſe des bons remedes antiphthiſiques ? pour ruiner le préjugé favorable,

ne faut-il pas une plus grande somme d'observations contre ses mauvais effets? En attendant que l'expérience les fournisse, de ce choc d'opinions contraires, résulte la nécessité de la plus grande circonspection dans l'usage du lait; il ne peut qu'être funeste, 1°. si dans les premieres voyes, il rencontre des sucs déleteres capables d'alterer sa nature; (combien de malheurs n'entraîna pas ce défaut d'attention!) 2°. si la matiere purulente est trop abondante. Avec raison des sages praticiens le défendent dans le période suppuratoire; alterées alors par la matiere purulente fournie par l'ulcere, les humeurs corrompent le lait, lui impriment leur infection en se l'assimilant; il accélere ainsi lui-même la putridité purulente. Essayer si l'estomac peut le supporter, le placer à propos, voilà sur-tout ce qui importe : il ne fut prescrit à ma malade, que lorsqu'il n'y eut plus de fievre ni crachats purulens : à l'exemple de Bénédictus, j'y fis ajouter quelquefois une demie-cueillerée de suc d'alleluya (*a*).

(*a*) En indiquant le lait pour les phthisiques, Hypocrate, dit M. de Gorter, ne désigne que le lait de

9°. (Méad fait l'éloge des descriptions données par les médecins, des divers degrés de la phthisie & de la maniere dont ils se succédent; mais il se plaint de leur inattention au périodisme de quelques-unes des causes essentielles de cette maladie; il serait, dit-il, important d'obvier à leur retour, autant qu'il est possible; car les phthisiques sont, en certains tems, attaqués, les uns de crachemens de sang, les autres d'une pituite ténue qui charge les poumons; d'autres rejettent de la bile.) Quels avantages pratiques ne résulterait-il

---

vache dont, comme aujourd'hui, on fit dans tous les tems le plus grand usage. Quand on veut parler de celui de femme, d'anesse, de chevre, de brebis, on ajoute toujours le nom de l'espece: mais pourquoi, continue cet auteur, prefere-t-on celui d'anesse à tous les autres? les animaux ruminans se nourrissent de meilleurs fourrages que les non-ruminans, comme l'âne; ils préparent mieux les alimens qui fournissent le lait: si c'est comme moins nourrissant, plus léger, plus délayé, & par là d'une digestion plus facile, qui empêche de donner, en l'étendant au moyen de l'eau, les mêmes qualités, à celui de vache? Dès le quatrieme jour, Mlle. L***, se dégouta de celui d'anesse & passa à l'usage de celui de vache ainsi coupé. Cette réflexion de Gorter peut devenir utile au peuple, sur-tout de Paris, où, dans les cas de phthisie, le lait d'anesse est trop cher pour lui.

pas de cette obſervation, ſur-tout dans le période ſuppuratoire? des ſignes annonceraient les orages; & s'élançant dans l'avenir, le médecin les préviendrait, en énerverait du moins l'activité: delà, pour les malades, beaucoup moins de remedes, plus doux, moins propres à épuiſer des corps déja trop affaiblis: ſi je n'ai pas une obſervation à cet égard, j'ai du moins les motifs d'une attention ſcrupuleuſe en pareil cas. Des tems à autres, Mlle. L*** a eu quelques accidens, tels ſont des crachemens de ſang, avec rédoublement de fievre, ſuffocation, anxiétés, inſomnie, chaleur plus forte: à la rémiſſion ont ſuccedé des urines abondantes, chargées d'un ſédiment copieux, quelquefois des eſpeces de pellicules blanchâtres: ces phénomenes ont conſtamment gardé l'ordre ordinaire de nos jours critiques;

10°. Pendant toute la maladie, l'expectoration a été favoriſée par des caleçons, des camiſoles, des bas de laine; & tous les matins des frictions, ſur-tout aux extrêmités inférieures, ont excité une douce tranſpiration trop ſouvent ſujette, dans cette maladie, à des malheureuſes déliteſ-

cences, ont conſervé le corps perſpirable, ont procuré une diſtribution égale des humeurs, pour empêcher vers les parties intérieures, des répercuſſions capables de ſurcharger le poumon : l'air de la chambre a été renouvellé avec la plus grande exactitude; des fleurs, des fruits lui fourniſſaient des émanations correctrices & bienfaiſantes; des petits ſéjours à la campagne ont été fréquens : on ſait combien l'air y eſt plus ſalutaire que dans l'enceinte infecte de Paris. J'ai inſiſté ſur les promenades du matin qui, plus efficacement que tout autre moyen, débarraſſent le poumon du pus qui l'accable, provoquent abondamment les crachats qui alors entraînent toute la matiere purulente accumulée dans le repos de la nuit, augmentent la reſpiration, tandis que l'air pur qui alternativement entre & ſort du poumon, fait l'office du meilleur déterſif.

11°. Depuis le commencement jusqu'à la fin, Mlle. L *** a ſur-tout été bercée de l'eſpoir, de la promeſſe d'une guériſon certaine. Il exiſte entre la penſée & les organes qui la produiſent, un rapport important pour le médecin : l'imagination

peut produire dans les maladies, ou le plus grand bien, ou le plus grand mal ; ſon effet aide celui des médicamens, & plus d'une fois, il y ſuppléa. On lit dans Montaigne, qu'un marchand de Toulouſe ſujet à la pierre, prenait ſouvent des lavemens dont il fixait lui-même le degré de chaleur ; l'apothicaire le trompait & faiſait ſemblant d'injecter ſans le faire ; ce malade rendait, comme s'il eut pris le clyſtere. Un gentilhomme traite chez lui une nombreuſe compagnie : quatre jours après, il ſe vante d'avoir fait ſervir un pâté de chats ; une des convives en eſt ſi troublée, que priſe auſſi-tôt par une diarrhée exceſſive, elle mourut quelques jours après dans les ſécouſſes d'une violente fievre. *Voyez anecdot. de med.*

12°. Quant au regime, il a été rigoureux. Dans les ulceres externes, les erreurs de diette en deſſéchent le fonds, l'enflamment, y font diſparaître le pus : au premier aſpect des playes, tout chirurgien expérimenté s'apperçoit de ces fautes : le ravage eſt bien plus conſidérable dans les ulceres du poumon. Notre malade voulut manger des huitres & des fraiſes dans leur

faiſon ; je cédai à ſa demande ; elle mangea des unes & des autres avec avantage : j'avais lu dans Tulpius, qu'une phthiſique regardée comme déſeſperée, trouva ſa guériſon dans les premieres ; & dans Hoffmann qu'un jeune homme également phthiſique, & jugé ſans reſſource, s'était guéri en deux mois de tems, par les ſecondes que, ſur ſa demande, les médecins lui accorderent, après avoir vainement épuiſé tous les remedes : ſa toux était violente, ſes crachats de toutes les couleurs ; ſans forces, dévoré par la fievre, ſon corps ne préſentait plus qu'un ſquelette ambulant.

13°. Le traitement a été terminé par la liqueur de Wansvienten à laquelle me déterminerent des conjectures dont on peut trouver la juſtification dans le commencement de cette lettre, quoiqu'à cet égard, ma conduite ait été fondée ſur des idées bien différentes de celles qui ont engagé M. Brillouet au même remede dans deux phthiſiques ; cependant cette obſervation peut peut-être faire ſuite aux ſiennes. *V. le Journal de Med. novembre* 1777. *ſurtout la note, page* 410.

Ici conviendrait l'hiſtoire entiere de la maladie de Mlle. L *** (*a*) du procédé curatif employé, de l'eſpece, du nombre des médicamens preſcrits, de l'ordre de leur adminiſtration, des effets bons & mauvais qu'ils ont operé, du régime qui a été ſuivi; enfin des accidens imprévus qui ſont ſurvenus. Outre que ce détail me ménerait trop loin, daignez, Meſſieurs, conſidérer qu'il n'eſt pas queſtion de la bonté ou de la fauſſeté du traitement, en faveur duquel dépoſe d'ailleurs l'état actuel de la malade; il ne s'agit que de décider, ſi ſa maladie a été, ou n'a pas été, une phthiſique pulmonaire; ſi le cautere qu'elle porte, a été appliqué ſans indication, & ne peut avoir que des ſuites fâcheuſes: vous allez, Meſſieurs, être à portée de juger.

Avec raiſon, dit M. Home, on ſépare

(*a*) Pour rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé dans ſon cours, je n'aurais qu'à copier, mot pour mot, le journal que j'en ai tenu: dans toutes les maladies confiées à mes ſoins, je ſuis dans l'uſage de coucher ſur des tablettes, les plus petites circonſtances.

la phthisie pulmonaire en deux périodes différens; celui d'inflammation, celui de suppuration, trop particulierement caractérisés, l'un & l'autre, par leurs symptomes propres, pour s'y laisser méprendre. Me suis-je trompé, en les reconnaissant dans la maladie dont-il est question? me suis-je fait illusion dans les concours des signes qui m'ont paru en décider démonstrativement l'existence? Si cela est, je dois convenir, que jamais je ne sentis les vues des grands médecins, qu'à Paris & ailleurs, j'ai suivis dans leur pratique; que jusqu'ici, toutes mes idées sur les caracteres de la phthisie, n'ont été que des absurdités monstrueuses; qu'ayant enfin dans quelques occasions, osé donner des conseils à des infortunés que j'ai cru atteints de cette maladie, je n'ai plus en partage qu'un désespoir accablant, que des larmes de douleur, si par leur témoignage, les maîtres de l'art ne viennent dissiper mes craintes, me consoler dans l'amertume de mes réflexions, dans l'horreur d'un sentiment désespérant. (*a*) Ouvrons leurs

---

(*a*) Bien plus, si cela était, je devrais renoncer

ouvrages, Messieurs ; suivons leurs crayons dans le tableau du période inflammatoire de la phthisie ; qu'ils nous servent à juger, si sur la foi des phénomenes renfermés dans le rapport que me fit Mlle. L***,

---

à la profession. Il y a deux especes d'ignorances pour le médecin ; l'une naturelle, l'autre acquise : si la premiere existe, le médecin n'est plus ; la seconde qui est l'effet de l'instruction, est presque incurable. Quand on ne sait rien en médecine, on peut apprendre ; il ne s'agit que d'en allumer le désir & le bien diriger : quand on y sait mal, & que par degrés on a étouffé son jugement & sa raison, en croyant les perfectionner, on a trop chérement acheté ses erreurs pour s'en défaire. La connaissance de ce qu'on doit savoir, tenant à l'oubli de ce qu'on sait, il faut pour placer quelques vérités dans l'esprit, en déplacer le même nombre d'erreurs ; or cette révolution demande du tems ; & si elle se fait enfin, c'est trop tard qu'on devient médecin. La plupart des auteurs sont horriblement systêmatiques ; si on ne se tient sur ses gardes, on perd souvent un tems précieux à payer un tribut malheureux aux fausses opinions, à chercher un plan de conduite dans un océan d'erreurs .... Jeunes médecins, lisez, méditezHyppocrate ; quels charmes dans ce pere de la médecine ! Sa probité gagne mon cœur, sa sagesse éclaire mon esprit : voilà le modele ; trop long-tems abandonné par des hommes délirans, il devient enfin le guide général : lui seul, cet homme immortel surprit à la nature, plus de secrets que n'ont su lui en surprendre tous ceux qui sont venus après lui.

de l'état où elle avoit été, j'ai dû admettre ou ne pas admettre, ce premier degré dans sa maladie :

Incipit (phthisis pulmonaris) tussi sicca; dolore, oppressione thoracis, præcipuè post motum; pulsu celeri; appetitu prostrato; siti, tristitiâ, sanguinis spumantis & rutitantis rejectione : Home, princip. med..... *Sputum sanguinis, tussis sicca, febricula, æstus totius corporis, præsertim volæ manuum & sunt totidem phthiseos prodromi,* Lieutaud. Synop. prax. med. . . . . . *Levis adest febricula, & tussicula sequitur, sed sicca, &c. calor major, &c.* Wansvienten de cogn. & curand. morb . . . . . . *hoc igitur primum (Tussis) phthiseos statuimus, videlicet quod sit arida,* Morton. . . . . . *Tussi phthisicæ & inappetentia & semper & sitis accedunt; ita post cibum vomitio ferè supervenire solet*, ibidem . . . . . . *hæcque vomendi dispositio cum tussi conjuncta, mihi est inter certissima signa pathognomonica tussis phthisicæ*, ibidem . . . . . . *hinc etiam respiratio molesta, anhelosa, præsertim acitatiori ambulatione,* ibidem . . . . . . *unde & insolita*

insolita iracundia, tristitia, cogitatione stipatæ insequuntur, quæ cum tussi conjuncta, inter signa tussis phthisicæ pathognomonica habere soleo, ibidem...... *aliqualis præternaturalis calor præcipuè in volis manuum & plantis pedum*: ibidem..... *magis flaccescentibus quam consumptis jam partibus*, ibidem. ..... Une petite toux suivie de crachats, tantôt salés, tantôt amers, est le premier signe de la phthisie au premier degré. M. Dupré de l'Isle, *de la Phthisie.*

Sans les bornes que, malgré soi, il faut se prescrire dans tout article qui doit être inseré dans un ouvrage périodique, j'entasserais les citations, les autorités; c'est-à-dire les preuves. Pas un auteur qui ne donne, comme des signes de la phthisie commençante, les accidens dont a été atteinte notre malade.

J'ai fait connaitre plus haut, l'état dans lequel je la trouvai le jour que je la vis pour la premiere fois: sans hésiter, je prononçai que cet état était le période suppuratoire de la phthisie pulmonaire Si j'interroge les maîtres de l'art sur ce se-

cond degré, ils me répondent unanimément.

Pus expuitur viride, album ſanguineum, inodorum vel graveolens ; corpus extenuatur , febre deſpaſcitur , quæ veſperè advenit & manè ſudoribus colliquativis difflatur ; calore præſertim in volis manuum uritur ; bronchiorum partes abraſæ tuſſiendo rejiciuntur ; corpus areſcit ; oculi ſubſident, & intra cavitates ſeſe recondunt. Home...... *hanc (phthiſim) prodant ſputa fætida, glutinoſa , & purulenta , febris lenta ; vox rauca & ſubmiſſa, dolor circa pectus vel ad dorſum pertingens.* Lieutaud... *noctes ut plurimum inſomnes ducunt phthiſici ; prorumpunt , præſertim noctu , ſudores copioſiſſimi , ore ſalcedine affecto , corpore jam macie confecto ; excavantur oculi, naſus accuminatur , non nulli tubercula cum ſputis excreant , & ramenta pulmonum vel membranæ bronchia obveſtientis* , ibidem.... *crura , brachia & arida ſpectantur.... Cutiſque flaccida & corrugata exiſtit.* & Muller. de ſig. tab..... *addi etiam poſſunt rigores frequentes , nullum typum ſervantes ;* Riverius de tab. *Tuncque , (in-*

tabe) tempora collapsa, oculorum sedes, minus quam decebat impletæ, seu, ut vocant, concavæ; naresque acutæ apparent. Felix Platerus de consumpt. *Crura, brachia, manus, pedes & macra & veluti arida existunt.* Ibidem . . . . . *cutis flaccida, & aridaque existit, venæ sub ea latentes penè omni illorum ambitu fiunt conspicuæ.* Ibidem; *purulenta sequitur per tussim excretio, per quam pus sincerum, plerumque inodorum, aliàs fœtidum, nunc album, aliàs subflavum & virescens expuunt.* Ibidem: *quandoque & pulmonum putris portiuncula cum pure ejicitur.* Ibidem *phthisica corpora dignoscuntur per sputum primo cruentum, tussim continuam, febrem lentam, nocte exacerbantem, corporis extenuationem.* Lanzonius de phthis. animad. XVIII. . . . . . *Sputum verè purulentum & fœtidum, quandoque striis sanguinis commixtum,* & Morton *in tabe. . . . . Naribus acutis, &c. Crura, manus, pedes, brachia arida spectantur; venæ interim prominent conspicuæ,* & Sylvius de le Boe . . . . . . *phthisici omnes febre hectica præfiniuntur, postremò secundum totum corpus contabescunt.* Julius César Claudinus. resp. 38.

Ainſi donc, tous les auteurs reconnaiſſent le période ſuppuratoire de la phthiſie pulmonaire, aux ſymptomes exiſtans dans Mlle. L***: j'oſe donc proteſter contre la déciſion de Mg***; j'en appelle, Meſſieurs, à votre jugement, à celui de tous les médecins, à celui d'un pere qui mérite attention dans l'art, & que dans ſa clémence le ciel me conſerve encore. Un âge très-avancé à donné ſur moi à ce médecin que je n'ai l'honneur de connaître que de nom, l'avantage d'une expérience conſommée; je ſuis convaincu qu'il mérite la confiance de tous ceux qui le conſultent; je n'ai pas l'odieux projet de faire naître des doutes ſur ſa capacité: avec juſtice, on peut lui ſoupçonner plus de lumieres que n'en a un jeune praticien qui, à peine touche à ſa trente quatrieme année: cependant, comme jamais on ne fut tenu de renoncer à ſon opinion, ſans en être diſſuadé par des raiſons qui la ruinent; il me permettra de perſiſter dans la mienne, s'il ne m'en prouve la fauſſeté, en convainquant d'erreur tout ce que nous avons d'auteurs & de praticiens. Eh! que pourra-t-il oppoſer contre l'uni-

verſalité de leurs ſentimens, (*a*) contre l'évidence de ſignes caractériſtiques qu'on vient de rapporter ?

1°. Dirait-il que la toux éprouvée dans le commencement de la maladie, n'était qu'un catharre ordinaire, un rhume invétéré, une toux chronique, un aſthme humide ? Et l'abſence de cette toux dans le

---

(*a*) Le grand nombre ne ſait pas comprendre que la médecine eſt fondée ſur des principes éternels, invariables, ſuſceptibles, pour la plupart des démonſtrations les plus rigoureuſes, toutes puiſées dans la nature de l'homme & dans les choſes qui l'environnent ; que ces principes ſont ceux de toutes les nations qui ont des médecins, conviennent ſans exception à tous les individus, & ne varient que dans quelques applications aux climats différens : delà, on crie que l'art eſt arbitraire, que chaque médecin voit, agit à ſa guiſe.... Il eſt conſtant, on l'a dit avant moi, qu'auprès des malades, les médecins à la préſence des mêmes ſymptomes, reçoivent, éprouvent des ſenſations différentes ; mais ils ne peuvent y appercevoir des rapports différents : ſi l'un peut trouver dans un ſymptome plus de violence que dans un autre, il n'eſt pas moins vrai qu'appellés à la fois, mille médecins conviendront également du danger de tous. Pour qu'entre les mêmes ſymptomes, ils apperçuſſent des rapports différents, il faudrait que ces ſymptomes excitaſſent en eux, des impreſſions d'une nature tout-à-fait particuliere, & qu'ils s'offriſſent tous à chaque médecin dans une chaîne de rapports tout-à-fait différens : dès-lors, nulle analogie dans les idées, dans les ſentimens des médecins ; nulle com-

période suppuratoire, lui ferait-elle une preuve de l'absence de la phthisie? 1°. Douce dans le commencement & pendant longtems, sans irritation violente, ne sévissant que par intervalles, la toux phthisique, toujours séche, dure des mois entiers; celle de Mlle. L * * *. a été telle pendant cinq mois & demi: *Tussis fit arida per aliquot*

---

munication réciproque de leurs lumieres: ils ne pourraient travailler en commun à la perfection de leur art; or, dans les maladies ils se communiquent leurs idées; à l'aide, les uns des autres, ils font des découvertes: ils apperçoivent donc les mêmes rapports dans les symptomes; la pratique n'est donc pas arbitraire: une classe d'hommes sur-tout, intéressés à perdre la médecine & les médecins, défigurent la premiere de toutes les manieres, dénigrent par-tout les seconds. En dédaignant leurs déclamations, en plaignant les victimes de leur ignorance, le médecin ne doit cesser de les éclairer, d'observer, de penser pour eux, pour les rendre ainsi moins funestes aux citoyens; rien ne peut le détourner de justifier aux yeux des nations son état & sa capacité. A cet égard, la modération des médecins est édifiante: depuis long-tems, sans se plaindre, ils se voient par parties, dépouillés de leur propriété; ils voient le fruit de leurs travaux recueilli par des usurpateurs protégés ou heureux; la fureur de les voler assiége même des têtes indifférentes à la profession. Le Virgile Français n'a-t-il pas écrit qu'il a le premier parlé de l'inoculation en France, cependant personne n'ignore qu'un premier médecin l'a faite connaitre avant lui?

menſes. Morton) humoral au contraire dans le commencement, violent tout de ſuite & preſque continuel, le catharre ou la toux ſimple ne dure que quelques jours ou quelques ſemaines : *catharrus fit ab initio humoroſus & brevi terminatur*, Ibidem. Quoique ces deux eſpeces de toux ſemblent ſe confondre par leur violence & par l'agitation fâcheuſe qu'elles cauſent au malade, cependant dans leur reſſemblance, elles conſervent des caracteres diſtinctifs qui ôtent au médecin le pouvoir de la mépriſe ; leurs effets ſont auſſi différens que leurs cauſes : (vid. Morton) mais la toux n'était pas ſéche, dira Mg ***, puiſque la malade dit avoir rendu très-ſouvent une ſalive abondante, épaiſſe : cette ſalive venait ſans doute des conduits ſalivaires, des glandes de la gorge & du gozier, fortement comprimés dans l'action de la toux : la toux n'en a pas été moins ſéche, parce que jamais il n'a été rien réjetté de cette mucoſité qui, dans les violens efforts du poumon, ſe détache des bronches : (*hæc tuſſis pro arida non minus habenda, quod nihil phlegmatis à bronchiis excernatur.* Morton.) 2°. Ainſi que de

plusieurs autres praticiens exacts, j'apprends du savant M. Lieutaud, que l'asthme humide, la toux chronique, le rhume invétéré, ont beaucoup d'affinité avec la phthisie : mais la purulence des crachats laisse-t-elle des doutes sur la nature de la maladie ? (*Advertendum, catharrum contumacem, & veram sæpe phthisim ementiri.* Riverius) : *Sola igitur sputa purulenta morbi caracterem produnt.* Lieutaud. 3°. Presque toujours, il est vrai, il y a toux dans les différens degrés de la phthisie; toujours elle accompagne l'espece appellée *tuberculeuse*, qu'ordinairement elle annonce par sa sécheresse & sa continuité : mais quelquefois la toux est habituelle & séche, quoique la poitrine soit sans tubercules & inondée de pus. Les praticiens savent encore que dans cet état, plusieurs malades ne toussent point. (*Notare expedit tussim non nunquam esse siccam, etsi pectus pure scatet, imo & in quibusdam planè deficit tussis.* Lieutaud.) Louis Nonnius a vu mourir d'une fievre quarte, une fille de trois ans qui n'avait jamais toussé ni craché du pus; cependant, au lieu du poumon, l'ouverture du cadavre ne pré-

ſenta dans la poitrine, qu'un ſac plein de ſanie. La nature ſemble affecter ſouvent de tromper ainſi les médecins par des détours où s'égarent leurs connaiſſances : auſſi, avec quelle crainte ne doivent-ils pas prononcer en médecine ? il n'appartient qu'à l'ignorance d'être hardie & tranchante.

II°. Mg***. oppoſerait-t-il la reſpiration libre, la poitrine ſans douleur, le long ſommeil, la facilité de ſe coucher également ſur les deux côtés ? 1°. Dans pluſieurs phthiſiques, quoique le thorax ſoit ſurchargé de pus, la reſpiration reſte libre ; ils ne ſentent nulle douleur à la poitrine : (*nec deſunt phthiſici liberè ſpiritum ducentes & doloris planè expertes. Lieutaud.*) 2°. Si en général, les phthiſiques ſont privés du repos de la nuit, ne ſe couchent qu'avec peine ſur le côté affecté, l'obſervation apprend auſſi que l'abſence de ces ſignes eſt illuſoire & trompeuſe ; 3°. On a vu des malades ſe coucher indifféremment ſur les deux côtés, ſans toux, ſans douleur, ſans oppreſſion, avec un côté de la poitrine rempli de pus, en place du poumon qui était détruit : ce

phénomene est peut-être plus surprenant que rare : (*cum haud desint ægri, quorum alteruter pulmo putredine planè absumptum, pure totum spatium replente post mortem deprehenditur, qui tamen in alterutrum facilè manente respiratione cubare queunt, nullo dolore premuntur, nec tussi molestantur.* Lieutaud.

III. Dirait-il que les crachats n'étaient pas purulens? qu'ils n'ont pu être jugés tels que sur des signes équivoques? qu'en leur supposant ce caractere, ils ne venaient pas du poumon, parce que sans être phthisique, on rend du pus par les crachats, & qu'on vit long-tems avec cette excrétion purulente, même fœtide? 1°. Un jugement sur la purulence des crachats est vraiment difficile ; souvent après un simple rhume, il en vient qui ont toute l'apparence du pus ; comme lui, ils se précipitent dans l'eau (*a*). Selon Manget, Mor-

---

(*a*) Les idées, ou si l'on veut, les conjectures tirées des crachats qui tombent au fond de l'eau, qui exhalent une fœtidité sur les charbons, méritent, quoiqu'on dise, attention : ces deux caracteres furent toujours d'un mauvais présage aux yeux des mé-

ton & M. Lieutaud, leur odeur, leur goût, leur couleur jaune, verdâtre, ſont également des ſignes équivoques. Dans la déclinaiſon du catharre, la ſéroſité ſéparée des poumons, du nez, des glandes, acquiert cette couleur, dès qu'elle entre en coction. Quelquefois en touſſant, on réjette une pituite corrompue qui reſſemble à du pus ; mais Morton nous apprend

---

decins, & à ceux d'Hyppocrate, un des ſignes mortels dans la phthiſie, ſi les cheveux tombaient en même tems. Dans des eſſais, on vit qu'il y avait dans l'homme, des humeurs naturellement inodores, qui, ſur les charbons ardens, dévenaient fœtides, & d'autres qui s'y conſervaient ſans odeur : on trouva que jettées ſur le feu, celles qui ſe ſéparent de la trachée artere, de la membrane pituitaire ne répandaient nulle fœtidité ; mais que le ſang, le ſuc noûrricier, le pus, les humeurs inodores y devenaient déſagréablement fœtides : on trouva que plus légeres que l'eau, les humeurs excrémentitielles ſurnageaient ; que plus peſants, le pus & les humeurs de la circulation, ſe précipitaient au fond. *Vid. Gorter. med. hip.* Cependant ſi on n'y prend garde, ce ſigne de la fœtidité peut devenir incertain : en général, quand on le brule, tous les crachats répandent un peu d'odeur : mais les purulens fourniſſent une fœtidité particuliere que l'expérience de ces eſſais fait diſtinguer de toute autre odeur : (*pus tamen prunis injectum, quid fœtidi exhalat ; ab alio odore diſtinguendum :* Lieutaud.) On augure également mal de la chûte des crachats au fond de l'eau ; on

à diſtinguer les crachats purulens par trois ſignes particuliers : 1°. les narines en reçoivent l'impreſſion d'une odeur particuliere, diſtincte de celle de la ſéroſité : 2°. quoique épais, ils ne ſont pas collans, comme la mucoſité : outre les couleurs jaune, verte, il eſt plus ſouvent cendré & noirâtre. Selon Manget la différence ſe manifeſte encore en ce que le pus eſt

---

a cru que des parties ſolides dont la deſtruction était commencée, dépendait leur peſanteur ſpécifique plus grande que celle de l'eau ; c'eſt pour cela, que pour rendre d'un préſage plus certain, ceux qui ſe précipitent, Hyppocrate veut qu'on jette ceux des phthiſiques dans de l'eau ſalée, ſpécifiquement plus peſante. Sur l'avis de Wansvienten, mes expériences ont été faites ſur les crachats rendus le matin après le ſommeil : à la ſuite du repos de la nuit, pendant lequel le poumon n'a été agité que par la reſpiration vitale, les phthiſiques rendent ſans effort des crachats bien digerés : le pus s'évacue pur, ou du moins peu mélangé du mucus de la trachée artere : (*Vix ullus mucus abraditur & purum pus expuitur. Wansvienten.*) Lorſqu'il y a eu des crachats purulens & muqueux, toujours ils ont ſurnagé, juſqu'au parfait dégagement des bulles aëriennes, & la diſſolution de la mucoſité par l'eau : mais ce qui m'a étonné, c'eſt que la chûte a toujours été trois quarts d'heure à ſe faire ; mon obſervation à cet égard a eu lieu trente deux fois. Ce phénomene eſt-il conſtant ? eſt-il le même dans tous les phthiſiques, dans toutes les ſaiſons, &c ?

cendré, moins blanc que cette pituite; que dans l'eau tiede, il tombe au fond, tandis que la pituite & la férofité furnagent. *Vid. Manget & Deckers in Barbette.*

IV. Pour les garder jufqu'à ma vifite, les crachats de Mlle. L***. étaient habituellement reçus dans une taffe à caffé. Le matin du 19. Décembre, demandant une taffe de ptifanne, mife depuis quelques minutes à réfroidir fur la cheminée, fa femme de chambre fe méprit, lui préfenta celle qui contenait les crachats : la chambre n'était éclairée que par un jour obfcur; elle les avala, en fe plaignant de ce que fa boiffon était falée & plus épaiffe que de coutume. La méprife ne fut connue qu'une heure après, lorfqu'à mon arrivée, je demandai les crachats. Quelque tems après ma vifite, la malade éprouve des tranchées; un mouvement tumultueux agite fes inteftins; il furvient une diarrhée qui n'a cédé qu'à l'évacuation de toutes ces matieres purulentes, au moyen d'un minoratif donné le troifieme jour. Ces crachats auraient-ils produit ce défordre, s'ils n'euffent été purulens & mordicans?

2°. Dans les cadavres des perſonnes qui tous les jours rendaient abondamment des crachats purulens, on a ſouvent trouvé entier le poumon que, ſur la foi de cette excrétion, les médecins avaient jugé détruit. (Quoiqu'il ſoit conſtant, *dit M. Haen, ratio med.* que le poumon ſoit le ſiege ordinaire de la phthiſie, j'ai cependant vu les poumons entiers & ſains dans les cadavres de quelques phthiſiques, dans leſquels, vu la grande quantité de pus qu'ils avaient rendu, on ſe ſerait attendu à les trouver conſumés :) *Schneider. Liv.* 4.e *de catar. p.* 103. parle d'un prétendu phthiſique qui, en touſſant, rejettait abondamment du pus & du ſang, & dans le cadavre duquel le poumon fut trouvé dans l'état le plus ſain ; mais le foye était ulcéré & plein de pus ; (*rejectum hoc pus frequentius quidem eſt ex pulmone, non tamen ſemper ; quin etiam pus in ulceribus aliarum partium per ſputum expurgari poteſt, & Muller.*) Le Baron de Wansvienten a vu dans l'hôpital de Vienne, un malade qui mourut à la ſuite d'une excrétion auſſi longue qu'abondante de crachats purulens : l'ouverture du cadavre

présenta le poumon dans l'état le plus sain ? dans quel point de ce viscere que se portassent les recherches de la dissection, elles n'y découvrirent pas une goutte de pus, pas un vestige de vomique ; on ne trouva qu'une espece de matiere purulente, dans la trachée artere : (*quomodocumque dissecaretur*, (*pulmo*), *nec guttula puris, nec vomicæ vestigium inveniebatur. Wansvienten*) mais des observations certaines apprennent (ibidem) que quoique la suppuration ne consume pas toujours la partie d'où coule le pus, tout le corps, par la grande quantité qui s'en évacue tous les jours, tombe néanmoins dans la consomption. (*a*) Le poumon de Mlle. L***. peut-il donc ne pas avoir été le siege de sa phthisie ? On pourrait en douter, si el-

(*a*) Ces observations semblent établir deux classes de phthisiques : dans les uns, la suppuration dévore le poumon ; dans les autres, ce viscere reste intact, quoiqu'ils crachent du pus : peut-être, ces derniers sont-ils ceux que l'art a pu & peut sauver, tandis qu'il reste sans ressource pour les premiers qui, dans ce cas, constitueraient l'espece des phthisiques incurables. C'est-là, une recherche à laquelle on n'a pas encore pensé ; à laquelle cependant auroit dû conduire la lecture des observations, l'ouver-

le n'eût rendu ni tubercules, ni fragmens détachés de ce viſcere : 3°. ſouvent, j'en conviens, malgré des crachemens purulens, la vie ſe prolongea bien avant dans la vieilleſſe. Wansvienten a vu un homme plus que ſeptuagenaire, qui, avec bon appétit, rempliſſant toutes ſes fonctions, vaquant à ſes affaires, rendait tous les matins avec la plus grande facilité depuis trente ans, pluſieurs onces d'un pus blanc bien digeré. Des confreres dignes de foi qui depuis long-tems connaiſſaient le malade, atteſterent ce fait à ce médecin, qui, pendant quatre ans que vécut encore le ſujet, eut occaſion de le vérifier lui-même. Quelquefois, on voit des malades qui touſſent, crachent ſouvent, rendent des crachats jaunâtres, purulens, ſans tomber

---

ture des cadavres : confondus par des grands traits de reſſemblance, ces deux états bien différens doivent dans le concours des ſymptomes qui les rapprochent, avoir chacun des caracteres propres & aſſez diſtincts pour être ſaiſis. C'eſt aux praticiens à s'occuper de cet objet important. Pour un réſultat utile, qui pût devenir une regle, il faudrait une longue chaîne d'obſervations qui s'accordaſſent; & dans tous les cas, un examen exact, ſuivi, répeté des ſymptomes & de leurs différences.

dans

dans l'état du dépériſſement phthiſique; ils ont de l'embon point, de la fraicheur, ne ſe plaignent d'aucun mal; on les croirait volontiers ſans affection morbifique; cependant ils ſont atteints de phthiſie pulmonaire. (Ces malades, dit M. Barbeyrac, ont le poumon ulceré; mais l'ulcere eſt muni & entouré de matieres calleuſes, excepté du côté des bronches, où eſt apparemment quelque petite ouverture, par où une partie du pus s'écoule, & eſt enſuite rendu avec d'autres matieres par les crachats: s'il n'y avait point de dureté autour de l'ulcere, ou du moins quelqu'autre choſe qui empêchât le commerce du pus avec le ſang, néceſſairement ces gens tomberaient dans une fievre lente & dans la phthiſie, parce que le ſang ſe gâterait inſenſiblement tous les jours, en s'empreignant des parties impures que l'ulcere lui fournirait; ce qui n'arrivant pas, l'ulcere eſt apparemment dans le poumon, de la maniere que je viens de dire, & qu'il eſt là, comme une eſpece de cautere que la nature y a formé pour l'évacuation de ces ordures, par la voye des cra-

chats ; (*a*) de là vient que ces perſonnes, à cette incommodité près, jouiſſent d'une aſſez bonne ſanté, mangent bien, reſpirent, dorment de même, deviennent enfin aſſez vieilles, pour faire juger que leur indiſpoſition n'a pas de beaucoup avancé leurs jours.)

Mais, Meſſieurs, quelle reſſemblance entre tous ces états, & celui de Mlle. L***.? Vous avez vu qu'il n'a pu laiſſer aucun doute ſur ſa nature, ſur ſon ſiege : quelles conſéquences peut-il permettre à M. G.***. 4°. On vit encore des malades rendre abondamment des crachats fétides, & cependant vaquer ſans gêne à leurs affaires & vivre long-tems. Wansvienten a vu un jeune homme qui, en touſſant, rendait des crachats d'une fétidité ſi pénétrante qu'il ne pût en ſupporter les impreſſions ; cependant cette fétidité eſt un mauvais ſigne, & ſi *Benedictus*, avec quelques autres, ne la regarde

---

(*a*) *Quod evenit ubi ulcus pulmonum haud latè ſerpens, fontanellæ inſtar ſentinam præbet, quâ humores è noxiis virulentisque materiebus expurgatur. Lieutaud.*

pas comme le présage d'une mort certaine, d'un autre côté Wansvienten objecte à Aretée que, dans l'expérience des crachats au feu & dans l'eau, on recherche moins l'existence de la phthisie, que le plus ou le moins de tendance à la mort. Quoi donc ! si dangereux pour ceux qui entourent le malade, un pus de cette nature pourrait être indifférent pour celui qui le fournit ! Dans les soins qu'il en reçut, le jeune homme dont on vient de parler, infecta sa sœur & sa servante : (*talibus phthiscis consuescere tutum minime videtur*, &c. Wansvienten.) Combien la respiration de tels malades est à craindre ! En expirant, une phthisique imprime un baiser d'affection sur le menton de son mari ; toute la partie atteinte de ses levres, ou de son souffle, perd pour toujours son poil & reste nue ; la barbe continua de croître tout autour. *Ibidem.*

5°. Parce que le même phénomene arrive aux enfans, aux jeunes gens affligés de catharres convulsifs, M. G.***. se réfuserait-t-il à admettre la disposition à vomir jointe à la toux séche, comme le diagnostic propre de la toux phthisique ? mais avec

tous les auteurs, Morton la regarde comme le ſigne pathognomique de cette affection. Pour une diſtinction exacte de la toux phthiſique & catarrale, nous avons, ſelon cet auteur, des guides certains, conſacrés par l'expérience, dans l'âge du malade, dans la durée des ſymptomes, dans la férocité de la toux, &c.

6°. Qui le croirait? M. G***. a fini par aſſurer à notre malade, que ſi elle eût été affectée de phthiſie pulmonaire, nul remede n'aurait pu la ſauver de la mort, parce que cette maladie eſt incurable. 1°. l'opinion déſolante de l'incurabilité de la phthiſie confirmée, eſt preſque générale; & une triſte expérience ne la favoriſe que trop. Elle peut cependant être guérie; & que d'exemples heureux des phthiſiques revenus à la plus belle ſanté! (*non eſt omnino incurabilis (phthiſis)* Riverius ..... *difficillimæ eſt curationis*, & Muller ..... *preſqu'incurable, dit M. Lieutaud.* Selon Morton, elle n'eſt incurable, que parce que conſultés trop tard, ou que n'en prenant pas, dans ſes différens degrés, une idée aſſez juſte, les médecins ne peuvent, l'attaquer par une méthode convenable &

appropriée. (*a*) Rutandus guérit autrefois une phthisique âgée de plus de trente-quatre ans, & dont l'état semblait repousser tout espoir; (*spiritus pessimè olebat* :

(*a*) On abuse horriblement du mot *incurabilité*. Curables peut être par leur nature : toutes les maladies ne sont dans le cas contraire, que rélativement à notre intelligence & à nos moyens. De ceci, les détracteurs de la médecine ne peuvent rien conclure contr'elle : sa partie pratique a fait & fait depuis quelque tems des progrès heureux. Que de maladies crues autrefois désespérées, cedent aujourd'hui aux attaques sagement concertées du médecin ! combien, par exemple, sont affaiblies les forces de cette hydre épouvantable qui attaque les sources de la vie, & qui dans le commencement, sembla menacer le genre humain de sa ruine totale ! Tout concourt à faire croire qu'on l'aura exterminé, avant qu'une génération se passe : pourquoi donc désespérer d'un spécifique pour la phthisie pulmonaire ? Si les races passées ne le trouverent pas, la découverte peut en être réservée aux générations futures, peut-être à notre propre siecle : la nature a des trésors inépuisables : nous ne connaissons ni toutes ses productions utiles, ni les différentes propriétés de ces productions ; mais elle ne découvre ses richesses qu'au petit nombre, qui péniblement laborieux se consacre à leur recherche. La médecine est dans la voye de sa perfection ; l'horison des idées médecinales s'étend de jour en jour., & cet art divin, participant, comme toutes les autres sciences, aux progrès de l'esprit humain, sans doute que s'éclairant d'âge en âge, les médecins parviendront un jour à la plénitude des connaissances dont il est susceptible. Je ne saurais qu'avec peine me détacher de cet espoir.

ad pectus olebat anhelosa & desperata & pulmone sputa emittebat putrida, omni putrilagine affecta & fœtidissima; & Mart. Rutandus. Curat. 78. *Cent.* 3.) Les pillules de cynoglosse, un looch pectoral, une décoction de choux rouges avec le sucre rosat, furent les seuls remedes avec lesquels fut guéri un phthisique de vingt-cinq ans, exténué, consumé par une fievre continue & des insomnies, perdant ses cheveux, rendant des crachats purulo-sanguinolens, ayant sur son corps des pustules rouges d'où, sous la pression des doigts, s'écoulaient des ichorosités très-âcres. *Vid. Barbet.*

Ainsi donc, toujours difficile à guérir, la phthisie accidentelle n'est cependant pas incurable; l'héréditaire n'est pas non plus sans espoir. (*a*) C'est un avertisse-

(*a*) Par une diathere particuliere dans les humeurs; dans les organes, une disposition sécrete que dans la suite développe un concours déterminé de loix phthisiques, on transmet, dit-on, la phthisie de pere en fils, comme on transmet le caractere, de maniere qu'on croit à l'existence des familles de phthisiques, comme on croit à celles de goutteux, bossus, &c. Pourquoi donc, dans ces familles infectées, les médecins ne sont-ils pas consultés sur le sort des enfans? ils préviendraient sans doute les

ment conſolant de tous les obſervateurs: Wansvienten nous le donne d'après ſon expérience & celle de ſon maître: (*ſic ſpes eſt hereditariam illam labem deleri poſſe. Wansvienten.*)

---

orages qui grondent ſur ces têtes innocentes. Boerhaave, par un régime & des préſervatifs appropriés, ſauva ainſi le ſeul héritier d'une illuſtre famille, marquée du ſceau de cette funeſte maladie. Un homme robuſte & bien portant, dit Wansvienten, épouſe une demoiſelle née d'une famille infectée : ainſi que ſes freres & ſœurs, elle meurt phthiſique avant trente ans ; le pere qui a vécu au-delà de quatre-vingt ans, reſte ſeul bien portant au milieu de quatre enfans atteints comme leur mere : effrayé du ſort des trois premiers, le quatrieme s'abandonne aux ſaignées qui le ſauvent de l'hémopthiſie ; il paſſe trente-ſix ans. Malgré des avis ſages, il abuſe de ſon préſervatif ; une trop grande perte de ſang le conduit à l'hydropiſie, & il meurt à quarante ans. De ſa femme qui vit encore âgée de plus de ſoixante dix ans, il eut pluſieurs enfans, dont quelques-uns périrent par des maladies attachées à l'enfance ; une des filles mourut après trente ans dans les douleurs d'un pénible accouchement ; deux autres reſpirent encore ; aucun deux n'a été ſujet à la maladie des poumons : ils ont été eux-mêmes peres d'autres enfans robuſtes déja avancés en âge & bien portans. Ainſi donc ou peut remedier à la phthiſie appellée héréditaire ; & quoique la confirmée ſoit contagieuſe, la premiere dans l'un ou l'autre des époux, ne leur eſt pas nuiſible & ne ſe communique pas à celui des deux qui n'en eſt pas atteint. . . . . — Quoiqu'il en ſoit de cette réflexion du diſciple de Boerhaave, peut-on conſeiller aux familles qui projettent des unions,

7°. Preſſé par les faits, entrainé par l'évidence, M. G***. avouera peut-être, que notre malade a été réellement phthiſique; mais que nullement guérie, elle vit,

---

de négliger, intérêt des enfans à naître à part, la conſidération des phthiſies héréditaires? d'un autre côté, eſt-il bien vrai que la phthiſie ſoit héréditaire? Si les peres & meres infectés la paſſent aux enfans, pourquoi ne ſe la donnent-ils pas entr'eux? Comment la mere qui en reçoit du pere, le germe, pour le tranſmettre, peut-elle, pendant neuf mois, le garder dans ſon ſein, ſans en recevoir des impreſſions, ſans le développer à ſon préjudice? où va donc ſe concentrer cette virulence, en attendant l'époque de ſes ravages? L'infection d'un enfant né d'un pere ou d'une mere phthiſique, n'eſt guere une preuve concluante de l'hérédité : pour cela, il faudrait pouvoir conſtater dans l'affection, une indépendance abſolue des cauſes particulieres à l'individu atteint; il faudrait, dans la prétendue tranſmiſſion, prendre, comparer tous les ſymptomes, tous les phénomenes qui, dans tous les degrés de la maladie, s'offrent dans les enfans & dans les parens. Il ſemble que, dans la ſuppoſition, on devrait, aux différences près, imprimées par l'organiſation individuelle, les trouver preſque tous communs, preſque tous les mêmes; alors la tranſmiſſion ſerait, ſinon prouvée, du moins vraiſemblable : cette obſervation importante eſt encore à faire. Qu'on ſerait ſurpris, ſi une opinion conſacrée par des ſiecles, n'était qu'un préjugé affligeant! Dans tout ce que nous ne pouvons nous démontrer, nos idées doivent toutes recevoir l'empreinte de la plus grande circonſpection.

comme bien d'autres, avec un ulcere au poumon : 1°. produite par des causes d'un genre particulier, la phthisie devient quelquefois chronique; alors elle permet de longs prolongemens à la vie. Il y en a beaucoup d'exemples. Avicenne & Matthieu de Gradi parlent de deux femmes phthisiques, dont l'une vêcut dans cet état pendant 23 ans; & l'autre plus de 28 ans, quoique, tous les jours exposée dans des travaux pénibles, à un feu très-violent des fourneaux : d'autres personnes crachant habituellement du pus, ont vêcu dans le même état jusqu'à 20, 40 ans; alors, dit le savant M. Lieutaud, (*vid. supra.*) *l'ulcere borné du poumon est une espece d'égout qu'il serait funeste de dessécher* (*citra periculum haud exsiccentur prædicta pulmonum ulcera. Lieutaud.*) 2°. On dit guérie toute maladie dont il n'existe plus de traces, dont tous les symptomes ont disparu, à laquelle a succedé le retour d'une brillante santé que par ses impressions elle avait détruit. Notre malade ne rend plus de pus par aucune voye quelconque; elle est très-grasse, très-fraîche; mange, dort bien; en un mot, jouit du

libre & conſtant exercice de toutes les fonctions : malgré cet état, je ne prétends pas qu'elle doive être dans une ſécurité, à devoir négliger les précautions ; peut-être, ne jouit-elle que d'un calme perfide & trompeur. Quand une fois, on a été phthiſique, dit Morton, la plus petite cauſe ramene le premier déſordre, ſi on n'obſerve le plus grand régime : les poumons reſtent plus ſuſceptibles des nouvelles impreſſions, & on peut, après la guériſon la plus parfaite, ſoupçonner des tubercules cachés qu'un rien peut enflammer & faire ſpurer : (*quod ſi curationem pulmonis ulcus interdum recipiat, callum relinquit qui temporis progreſſu levi occaſione refricatur ; perdulcis.*) Je l'ai vue (la pulmonie) dit M. Heriart, parvenue au troiſieme degré, puis qu'après des ſueurs nocturnes habituelles, la diarrhée colliquative & les apthtes s'étaient mis de la partie ; qui croirait qu'elle ait pu s'éclipſer à cette époque avec tous les ſymptomes, laiſſer engraiſſer le malade, lui laiſſer prendre des forces & la couleur la plus ſaine, pour revenir enſuite avec ſon appa-

reil deſtructeur? *Gazett. de Santé N°. 2. Janvier* 1778.

8°. C'eſt peut-être, Meſſieurs, ſur ce danger d'une rechute funeſte, & non ſur les ſuites bienfaiſantes d'un cautere appliqué, *lorſque les crachats purulens eurent totalement diſparu*, que pour la déterminer à continuer les précautions qu'elle néglige un peu, M. G. ***. aurait dû chercher à effrayer notre malade. *Cet égout* artificiel deſtiné par mes intentions, au ſuperflu des humeurs, à meſure qu'il ſe formerait, eût ſur-tout pour but de préſerver le poumon de l'action de leur abord & de leur ſurcharge; de changer la marche de la nature que dans pluſieurs circonſtances de la maladie, je ſurpris les dériger avec effort vers ce viſcere; de les en rappeller, en donnant ailleurs une eſpece d'aboutiſſant aux mouvemens irréguliers des nerfs, aux traînées des oſcillations qui,ainſi détournées, entraîneraient avec elles le torrent des ces humeurs. La nature donne aux médecins l'exemple des cauteres dans la phthiſie, (voyez la note 9.e): & dans les auteurs que d'exemples heureux de cette pratique! (*plures*

demum fausto beavit eventu cauterium, occipiti, scapulis, alterutrove bracchio inustum. Lieutaud.) D'après des expériences répétées, Pringle regarde le cautere, comme un des remedes les plus utiles dans cette maladie. Solano de Lucques en appliqua un avec succès entre le pouce & l'index: Cælius Aurelianus dit que, pour guérir les ulceres internes, Thémison en ordonnait d'externes que, dans la vue de procurer vers les parties extérieures la dérivation de l'humeur, il recommandait de tenir longtems ouverts: Hildanus atteste qu'il peut par une foule d'exemples, démontrer l'heureuse efficacité du séton à la nuque. Après avoir presque inutilement usé de plusieurs remedes, une dame noble cracha, dit-il, abondamment une matiere purulente mêlée de sang; fut attaquée d'une fievre hectique, perdit toutes ses forces, tomba dans un état d'exténuation déplorable; un séton à la nuque la rétablit, de maniere que stérile depuis plusieurs années, elle mit au monde quelques enfans d'une santé vigoureuse: (Vid. Wansv.) Ainsi que les exemples, les autorités viendraient en foule sous ma plume,

ſi je n'étais réduit à m'en tenir à quelques cas particuliers ; je ſaiſis les premiers que ma mémoire me préſente.

Je le répete, je n'ai pas l'honneur de connaitre M. G***. ; je me perds dans la recherche des motifs de ſa conduite : je ne puis penſer qu'il faſſe nombre avec ces médecins mépriſables, que la haine enflamme contre tout ce qui porte le nom de miniſtre de ſanté ; qui pleins d'une rage nourrie par une aveugle cupidité, cherchent, pour s'élever ſur leurs ruines, à perdre leurs collegues de réputation, pour les reſſerrer dans le cercle le plus étroit poſſible de travail. Ces monſtres ne ſentent donc point qu'en ſe déchirant ainſi, ils perdent & leurs intérêts & ceux de l'art ? par leurs diffamations, ils s'expoſent au ridicule, au diſcrédit ; ils partagent le mépris qu'ils veulent verſer ſur les autres ; ils invitent le public à douter de la certitude de leur profeſſion ; ils ne ſentent pas que ce même public commence à comprendre que la jalouſie, la haine, l'eſprit de parti ſont incompatibles avec le génie & les ſentimens néceſſaires pour ſoulager nos ſemblables ; qu'avec ces diſpoſitions, tout mé-

décin eſt dangereux, ne peut que méconnoitre les droits de l'humanité, & enviſager, comme indifférens, le ſang & la vie des citoyens; qu'enfin, nul malade ne peut trouver ſon conſervateur dans celui qui, auprès de lui, ne ſuit que l'impreſſion des paſſions: les dénigrations répouſſent le médecin honnête dans ſa retraite où il reſte découragé, lui ferment la route de l'obſervation, font diſparaître l'art & l'artiſte. Les médecins ne ſont-ils pas aſſez malheureux par leur propre condition, ſans tous ces déchiremens mutuels & abominables? (Le médecin, dit l'éloquent M. Rorbert, eſt un homme qui a une tâche terrible à remplir; qui, reſſerré dans les bornes d'une ſcience difficile & remplie d'écueils, ne porte qu'en tremblant, ce flambleau qui éclaire bien plus ſouvent ſon inſuffiſance que les myſteres de la nature; qui, obligé de ne chercher à être utile, qu'en craignant de nuire, eſt réduit à ne pouvoir contempler ſon art, ſans en appercevoir les limites.)

Je voudrais que jamais les médecins ne perdiſſent de vue un trait des docteurs *Mead* & *Freind*: digne des premiers âges,

il honore à la fois l'amitié & leur état. Freind s'éleve avec force dans le parlement contre le miniſtere; la cour en eſt indiſpoſée, lui ſuſcite des affaires, & le fait enfermer dans la tour de Londres. Six mois après, le miniſtre tombe malade & réclame les ſoins de Mead; celui-ci les lui refuſe juſqu'à ce que ſon confrere ſoit libre: le mal augmente; le miniſtre fait enfin ſupplier le roi d'accorder la liberté à Freind: l'ordre expédié, le malade compte ſur les ordonnances de Méad; il les lui refuſe encore juſqu'à ce que Freind ſoit dans le ſein de ſa famille: l'ordre eſt exécuté, & ſous peu de jours, le miniſtre eſt rétabli par Méad qui le ſoir même porta à Freind, environ cinq mille guinées qu'il avait reçues pour ſes honoraires, en traitant les malades de ſon ami, pendant ſa détention. Quel exemple!

J'ai l'honneur d'être, Meſſieurs, avec les ſentimens les plus diſtingués

A Fontainebleau, ce 15. Juillet 1778.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DASSY D'ARPAJEAN.